

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15.

OÙ NOUS MÈNE UNE FÊTE!

Au Rédacteur.

Habitante depuis six ans de Pont-à-Mousson, j'entendois sans cesse parler des Fêtes champêtres qu'on donne à l'Elysée, au jardin Marbœuf, à Tivoli. Ah! dis-je à mon mari, qui est bien de la meilleure pâte des hommes, parbleu ce n'est pas cher! pour un petit écu, on peut aller passer une soirée charmante. Allons-y, mon cher ami! D'ailleurs, j'ai entendu parler de billets officiels et officiels qu'on se procure facilement, et avec lesquels on ne paie que moitié prix. — Volontiers, me dit-il, parlons. — Et j'étois sûre de cette réponse, tant je connois son caractère: Mon cher époux, lui dis-je, pour lui ôter tout regret à l'argent qu'il alloit dépenser, tiens, nous ferons mieux, nous irons dans un de ces jardins où l'on paie bon marché à la porte, et où l'on consomme la moitié du prix quand on est dedans. — Volontiers, me dit-il encore. — Et j'en étois sûre. Il me vient encore une idée, repris-je: pour que le voyage de Paris ne nous coûte absolument rien que le prix de la fête, nous irons loger chez cette cousine à laquelle tous les ans nous envoyons du bois, du fruit, et mille autres petites commodités de la vie, et qui, depuis si long-tems, ne nous envoie rien, mais nous engage à aller passer quelques jours chez elle. — Volontiers, très-volontiers, répond mon mari. Le coche partoît; nous voilà en route, ou plutôt arrivés. Nous nous rendons chez la cousine, c'est-à-dire dans son antichambre, où, consignés par ordre, nous entendions la conversation suivante:

Un Valet. Madame, voilà des paysans. — *La Cousine.* Des paysans! Fi donc! — *Le Cousin.* Dites que nous sommes sortis. — *Le Valet.* Impossible, Monsieur; nous leur avons déjà dit le contraire. — *La Cousine.* Ah! peut-être qu'ils viennent de Pont-à-Mousson, et qu'ils nous apportent quelque chose. — *Le Valet.* Oui, Madame, ils viennent de Pont-à-Mousson; mais ils n'apportent rien. — *Le Cousin.* Ils n'apportent rien? nous sommes

sortis. — *Le Valet*. Je ne sais ce qu'ils barbouillent , ils se disent vos cousins. — *La Cousine*. Ecoute-donc , mon mari , il faut les recevoir ; ils ne nous enverroient plus rien. — *Le Cousin*. En ce cas , qu'on les reçoive ; mais ils vont bien nous ennuyer. — Nous entrons ; le cousin et la cousine se jettent à notre cou. Eh ! bon jour , chers amis ! Ah ! qu'il nous tardoit de vous voir ! que nous étions impatiens de votre arrivée ! Vous ne vous doutez pas de tout le plaisir que vous nous faites. — Oh ! que si , leur répondit mon brave époux ; nous savons bien que deux campagnards seront déplacés parmi vous : mais soyez tranquilles , nous ne venons pas pour vous voir ; nous arrivons à Paris pour une fête champêtre , et dès que nous l'aurons vue nous partirons. — Comment donc , mon cher cousin , est-il possible de nous traiter ainsi , nous qui sommes si contents de vous embrasser. — Ecoutez-donc , leur répondit encore mon brave homme , j'y vas à la bonne franquette , moi : dites-nous où se donnent ces fêtes en question , et nous y allons de ce pas. — Comment , une fête champêtre ! y songez-vous , ma cousine , c'est aujourd'hui jour de bouffes , il n'y a pas de fêtes champêtres ; et puis y en auroit-il , vous ne sauriez vous y montrer de la sorte ; il vous faut une capote à la mode. Ce mot de capote , je ne sais comment , eût le son le plus flatteur à mon oreille. Ah ! dis-je à mon mari , pour la capote , c'est vrai ; veux-tu que j'en achète une ? — Volontiers. — *La Parisienne*. Et puis votre robe n'est pas à la mode. — Oh ! ça , c'est vrai , ma robe n'est pas à la mode ; il m'en faut une , n'est-ce pas , mon ami ? — Volontiers. — Et vous n'y songez pas ; un schall doux. — Va pour le schall. Cependant les préparatifs se faisoient , et je m'ennuyois à Paris avant que ma toilette ne fût achevée.

Le beau jour arrive , nos Parisiens vouloient nous conduire à Frascati ; nous qui avions lu les Petites Affiches , nous préférâmes l'Elysée , pour consommer dans l'intérieur. Alors le cousin nous prêta sa voiture , et nous partîmes. Ah ! quelle soirée ! quelle soirée ! je n'oublierai jamais ce que j'ai vu , ce que j'ai fait dans ce paradis terrestre. D'abord je me promenai sur l'eau , puis je jouai au volant , puis je valsai avec un joli jeune homme , puis je dansai avec un autre , puis j'allai me promener dans un bosquet avec un troisième ; tandis que mon mari , qui aime le solide , demanda en entrant à consommer. — Eh ! garçon , quelque chose ? — On lui apporte une glace : vous sentez ce que c'est pour un bon fermier qu'une glace au bout de deux heures , et plus par dépit que par goût , mon mari l'eût achevée ; eependant , ne me voyant point revenir , il alla me chercher au volant quand j'étois à la danse , à la danse quand j'étois sur l'eau , et sur l'eau quand j'étois dans le bosquet avec cet autre. Là finirent ses recherches ; car , s'étant approché du bassin , et ayant vu dedans un homme moitié habillé , qui avoit l'air de se noyer et qui demandoit du secours , il voulut lui tendre la main , et le méchant entraîna mon pauvre époux au milieu des eaux où il perdit sa bourse , et où il auroit perdu la respiration et la vie

sans le secours d'un marinier du Gros-Caillou , qui se trouva là tout exprès pour le sauver et lui demander l'étrenne.

Cependant la voiture nous attendoit , nous nous rejoignîmes mon époux et moi vers onze heures et nous revînmes chez le cousin , moi enchantée de la fête , et mon mari , comme on pense , pestant contre Paris et tous ses amusemens. Le lendemain , nous partîmes pour Pont-à-Mousson ; nous étions venus à Paris pour y dépenser un petit écu , ma toilette en a coûté mille ; mon mari a la colique que lui a donné sa glace , et moi je m'ennuie à périr dans mon ménage , ne trouvant rien de beau dans Pont-à-Mousson et ne rêvant qu'aux fêtes parisiennes ; ce qui fait que je me dispute perpétuellement avec mon époux , de sorte que j'ai perdu ma bonne humeur , qu'il n'a plus d'argent , ni son bon caractère , qu'il ne me dit plus *volontiers* : et voilà pour- tant où mène une fête !!!

Votre servante Jacqueline , la Curieuse.

LES FEMMES VENGEES.

Air : de la Pipe de tabac.

En amour on nous dit légères ,
Mais, messieurs nos très-chers époux ,
Du poids de vos loix arbitraires
De quel droit nous écrasez-vous !
Sur vos colombes prisonnières
Vous pesez comme des vautours :
Ah ! nous serions bien moins légères ,
Si vous étiez un peu moins lourds.

Vous nous blâmez d'être coquettes ;
Mais que vous importe , entre nous ,
Que nous tournions toutes les têtes ,
Si notre cœur n'est que pour vous !
Faut-il pour les têtes des autres ,
Contre nous ainsi vous fâcher !
Pourvu qu'on ménage les vôtres ,
Qu'avez-vous à nous reprocher !

A votre aise , messieurs les hommes ;
Imputez-nous mille défauts ;
Mais toutes foibles que nous sommes ,
Nous répondrons en peu de mots.
De mon sexe qu'on injurie
Je me déclare le soutien ,
Je vais être juge et partie ;
Ainsi , messieurs , tenez-vous bien.

Vous condamnez notre folie ,
Mais à tort , messieurs les railleurs ;
Car elle est à femme jolie
Ce que le parfum est aux fleurs.

Au contraire, nos goûts frivoles
Devroient, je pense, vous charmer....
Et ne faut-il pas être folles ,
Pour consentir à vous aimer !

Mad. PERRIER.

A S P A S I E.

L'Histoire est une répétition continuelle des mêmes faits ; les révolutions , les guerres , les conquêtes , les crimes , les talens se succèdent et se ressemblent , quoique les hommes aient entre eux autant de différences dans leurs caractères que dans leurs figures. On compare sans cesse les grands personnages de tous les siècles ; mais en hommes et en femmes illustres , je ne vois que des originaux sans copie. On ne retrouve pas dans l'histoire deux Nérans , deux Augustes ; Marius et Sylla ne se sont point reproduits dans les mêmes proportions , et parmi les femmes célèbres de l'antiquité ou des tems modernes , Aspasia est une femme unique. On a voulu lui comparer Ninon l'Enclos , qui n'étoit qu'une femme galante , aimable , mais qui ne pouvoit avoir aucune influence sur son siècle , ni par sa position , ni par ses qualités , ni par ses défauts.

Aspasia , née dans une république et dans les plus beaux tems de la Grèce , s'est placée , par la supériorité de son esprit et de son caractère , bien plus que par les charmes de sa figure , à côté des plus grands hommes. Les artistes et les poètes les plus distingués consultoient Aspasia , s'honoroient de ses suffrages , les hommes d'état ne dédaignoient point de l'admettre dans leurs conseils ; Anaxagoras recevoit ses leçons , et Socrate , le plus sage des hommes , aimoit à discuter avec elle les grandes questions de morale et de philosophie. Quelle étoit donc cette femme étonnante , amante de tous les arts , profonde dans toutes les sciences , ayant un goût exquis , un jugement sûr , une morale assez pure pour être celle de Socrate , un caractère assez élevé pour subjuguier celui de Périclès et s'en faire épouser , pour le diriger , pour le seconder , au moins dans sa brillante administration ? Lorsque après la mort de Périclès , elle épouse en secondes noces un homme obscur , un certain Lysicles , quel devoit être l'ascendant d'Aspasia sur les Athéniens pour élever cet homme vulgaire aux premières dignités de la république ? Il n'est point de jolie femme de nos jours , ayant eu plusieurs amans , et parmi eux quelque bel esprit , qui ne se croie une Aspasia. Dans combien de sonnets et de madrigaux n'a-t-on pas vu ce beau nom prostitué ? comme s'il suffisoit d'être complaisante et jolie , d'avoir fait un roman ou une chanson , pour être l'amie de Socrate et de Périclès ? Mesdames , je vous déclare qu'il n'y en a eu qu'une au monde , et qu'elle est morte depuis long-tems ; ce dont je suis bien fâché ; car si elle vivoit encore , j'aimerois mieux aller écouter à sa porte , que d'être admis dans vos boudoirs.

A MADAME PERRIER,

*Sur S. Jean , son Patron.**Air : On compteroit les diamans.*

Jean fut un Saint de son métier ;
 Le Ciel s'ouvroit à sa prière :
 Lorsqu'on est auprès de Perrier,
 Le paradis est sur la terre.
 Tous deux n'ont pas même destins,
 Quoique dans eux la grâce abonde :
 L'un a sauvé tous les humains,
 Et l'autre damne tout le monde.

Je vois vos filles en ce lieu ,
 Qui se disputent vos caresses ;
 Jean fut le précurseur d'un Dieu ,
 Et vous l'êtes des deux déesses.
 Jean a prêché dans le désert ;
 Et vous , quand votre voix si tendre
 Transporte au céleste concert ,
 L'Univers voudroit vous entendre.

Mais c'est assez parler d'un saint ;
 Du Ciel qu'importe la conquête ?
 C'est aujourd'hui notre Toussaint ,
 Puisque de Perrier c'est la fête.
 Elle a cent moyens de charmer ;
 Elle est si tendre et si jolie ,
 Ceux qui peuvent s'en faire aimer ,
 Sont les élus de cette vie.

FAYOLLE.

CHARITÉ MATERNELLE.

Une jeune et belle fille des montagnes du Lyonnais , pauvre et orpheline depuis l'âge de sept ans , croissoit timidement dans la cabane d'un paysan qui l'avoit adoptée , et l'employoit au service de son ménage. Parvenue à cet âge où la nature distribue toutes ses faveurs sur la plus belle portion du genre humain , elle plut à son maître , et fit naître chez lui une violente passion. Long-tems elle résista aux sollicitations qui lui furent adressées , et sa vertu triompha des entreprises de son amant. Mais on n'est jamais plus près de sa défaite , qu'après une longue suite de victoires. Un seul jour lui enleva le fruit de tous ses succès , et elle ne put bientôt se dissimuler qu'elle étoit mère. « Louise , lui » dit le paysan , lorsqu'il fut instruit de ce qui étoit arrivé : ca- » chez soigneusement l'état où vous êtes ; je prendrai les me- » sures nécessaires pour vous faire accoucher en secret , et nous » mettrons l'enfant à la Charité ».

Louise n'avoit point lu les œuvres de Jean-Jacques ; elle n'étoit éclairée que par cet instinct de la nature qui attache les mères à leurs enfans. « J'ai fait une faute , dit-elle à son séducteur ; » j'ai cédé à vos importunités , peut-être à la reconnoissance ,

» n'en exigez pas une autre de moi. Je suis devenue mère ,
 » j'obéirai à mes devoirs ».

L'homme dénaturé , auquel elle adresse ce discours , ne peut l'entendre sans colère. Louise est chassée ; elle accouche sur un grabat ; les douleurs de l'enfantement étoient à peine calmées qu'elle demande son enfant ; on le lui avoit enlevé. Elle se lève , et malgré l'état de foiblesse où elle se trouve , elle recouvre encore assez de forces pour se trainer chez l'adjoint municipal. Elle raconte son malheur , et demande une attestation qui constate sa maternité. La voilà sur la route de Lyon ; elle met deux jours pour faire cinq lieues. Elle arrive enfin à la porte de l'hospice , et demande un enfant qu'on a apporté sous tel nom , trois jours auparavant. *Je suis sa mère , s'écria-t-elle , qu'on me le rende , ou je meurs ici.*

Mais l'enfant n'est plus à l'hospice ; on l'a envoyé en nourrice dans les montagnes du Vivarais. *Ce lieu est-il bien éloigné d'ici , dit la mère ? — De vingt lieues. — Et quelle route faut-il prendre ? — On lui trace un itinéraire ; on lui fait une légère aumône. Rien ne l'arrête ; elle part ; elle n'a point d'argent , qu'importe ! le ciel lui adressera des âmes charitables qui l'aideront dans sa misère. Elle se traîne jusqu'au village indiqué , en implorant la générosité des passans. Elle gravit en marchant sur les mains , des montagnes escarpées ; elle entre dans une chaumière ; elle aperçoit deux enfans dans le même berceau ; l'un vif , animé , bien portant , c'est le fils de la villageoise ; l'autre pâle , défait et mourant , c'est le sien. Elle saisit dans ses bras cette innocente créature ; elle adresse des reproches à la femme mercénaire qui l'a mise dans cet état , et elle se hâte de sortir avec son précieux fardeau.*

Louise est revenue dans son village , avec son enfant enveloppé dans son monchoir : pendant cette longue route , elle a vécu du pain de l'aumône. Elle n'a pas voulu allaiter son enfant , de crainte que son lait échauffé par la fatigue , ne nuisit à sa santé ; elle lui donnoit un peu de lait tiède qu'elle lui faisoit sucer.

Louise a trouvé dans son village des personnes bienfaisantes qui lui ont donné un berceau et des langes , elle est encore dans une profonde misère ; mais que lui importe , elle ne vit , elle ne respire que pour son fils : voyez , disoit-elle , comme il est pâle , il mourra peut-être ; je mourrai aussi avec lui. Louise n'a pas encore dix-sept ans. Un des pasteurs de Lyon , le vertueux curé de l'église de St. Pierre , s'est chargé de recueillir des aumônes pour elle.

(Observateur Français).

SAINT-SERVAN. Il vient de mourir ici un homme dont la vie a été marquée par une aventure singulière , et qui peut être attestée par un grand nombre de témoins , quoiqu'elle date de plus de trente ans. Il se nommoit *Thuring* , riche colon à la Nouvelle

Angleterre , il avoit réalisé sa fortune et passoit en France , dont il étoit originaire , avec sa femme et deux enfans , lorsqu'il fit naufrage sur les côtes de Bretagne. Il gagne en nageant le rivage. Là il porte sur la mer un œil consterné ; il la voit couverte de débris. Il ne lui reste pas même le doute que tout ce qu'il a de cher au monde ne soit englouti par les flots. Sans prendre d'autres renseignemens que ceux que lui indiquent ses yeux , il va se jeter dans un monastère dont il devient membre , après quelque tems de noviciat. Ses supérieurs , lui trouvant du talent pour la chaire , l'envoyoient souvent prêcher dans les villes et villages voisins. Un jour , c'étoit celui où , cinq ans auparavant il avoit fait naufrage , il débitoit dans une église de la petite ville de Croisic , un sermon sur le peu de cas qu'un chrétien doit faire des choses d'ici bas. Ce texte , qu'il appuyoit de l'histoire du saint homme Job , lui fournit aussi l'occasion de raconter ses propres aventures , et il terminoit la péripétie de son discours par ces phrases : « Et moi aussi , mes frères , j'avois , comme Job , une » femme charmante et une brillante fortune ; j'avois de nombreux esclaves empressés à me servir ; je savourois la vie avec » délices. Un seul instant m'a tout ravi ! Comme Job , alors je » me suis écrié : Dieu reprend ce qu'il m'avoit donné , que son » saint nom soit béni ! etc. etc. » quand une personne qui l'avoit écouté et regardé avec une attention toute particulière , jette un cri perçant et s'évanouit. On la porte à la sacristie où l'on s'empresse à la secourir. Elle revient à elle au moment où le sermon finit , et le premier objet qu'elle aperçoit est le père *Thuring* , qui attribuant à la force de son éloquence l'évanouissement de cette femme , venoit avec intérêt s'informer de son état. Cette femme étoit la sienne , qu'il avoit cru noyée , et que des pêcheurs avoient trouvée et recueillie sur des rochers , lorsque le vaisseau échoua et périt. On doit aisément concevoir ce qu'une reconnaissance aussi imprévue dut avoir de pathétique. Après quelques instans accordés à la joie de se retrouver , l'époux en froc exhorta courageusement sa femme à prendre le voile. Elle avoit passé par des épreuves si fortes qu'elle n'eut pas de peine à quitter le monde pour s'ensevelir dans un cloître ; et la réunion aussi singulière qu'inespérée de ces époux fut suivie de leur éternelle et volontaire séparation.

LOGOGRIPE.

Lecteur , si je garde ma tête ,
 Un sot à corps perdu donne en moi quelquefois ;
 Mais si je m'en défais , pour moi quelle conquête !
 J'environne Saturne ou je brille à tes doigts.

B.

Le mot du Logogriphe inséré dans le numéro dernier , est
Gorge.

M O D E S.

On voit des capotes d'organdie sur la tête de plusieurs habituées de Frascati, c'est dire qu'elles sont au plus haut degré de faveur. Les chapeaux de paille blanche qui, jusqu'ici avoient été rares; commencent à être adoptés par des femmes élégantes: leur forme n'est pas bien déterminée. Le lilas n'est pas encore passé de mode, mais il n'est pas aussi commun que le rose et le couleur de chair. Les rubans cousus sur le bord des chapeaux et plissés à l'ordinaire à plis crevés, ne se replient pas sur le chapeau, de manière qu'ils ne le bordent qu'imparfaitement. Les fichus-marmotte, sur-tout en organdie, sont très-communs. On voit peu de voiles; l'usage de border les capotes d'une large dentelle tombante, les a rendus inutiles. Les fraises, les fichus de couleur, suspendus au col et les tuniques juives ont toujours la même vogue. Les juives descendent actuellement très-bas: la manière de les garnir n'a pas varié. On voit beaucoup de robes de crêpe noir. Les collerettes de dentelle noire, deviennent communes. On voit aussi des juives de couleur, garnies en dentelle noire. La longueur des rubans qui fixent le soulier, a été diminuée; au lieu de se croiser et de monter à mi-jambe, ils se nouent sur le coude-pied.

EXPLICATION DE LA GRAVURE, N^o. 485.

Capote d'organdie, sans bord sur le col. Tunique de taffetas. Manches transparentes.

Costumes-Portraits des Actrices des principaux Théâtres de Paris, format grand in-8^o, gravés par Baquoy et Gaucher, imprimés sur papier vélin et coloriés.

Quatre Numéros de cette collection paroîtront, le 20 messidor, chez Robin, marchand d'Estampes, rue Vivienne; savoir: Costume villageois de Mad. Belmont, Actrice du Théâtre du Vaudeville, dans *Fanchon la Vielleuse*. — Costume de ville de la même Actrice, dans la même pièce. — Costume de M^{lle}. Clotilde, Actrice de l'Opéra, dans la *Dansomanie*. — Costume de la même Actrice, dans le *Retour de Zéphir*. Prix 6 fr. en couleur, 2 fr. en couleur et en noir.

E R R A T A.

A la tête du dernier Numéro, au lieu de 10 messidor, lisez: 15 messidor.

Dans le cinquième vers de l'Impromptu à *Pauline*, retranchez le mot *enfin*.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, au citoyen La Mésangère, rue Montmartre, n^o. 132, près celle du Mail, vis-à-vis le café de la Victoire.